



SPÉCIAL 15^E ANNIVERSAIRE

Volume 5 - Numéro 1 Mai 2021

PORTRAIT DU FONDATEUR ET ENTREVUE AVEC LE PRÉSIDENT DU CONSEIL



Pierre Arbour 1935-2018

À propos de la Fondation Arbour

Créée en 2005

Plus de 450 bourses
depuis 2006

Montant total de bourses
en 2020 : 523 000 \$
en 2019 : 556 500 \$
en 2018 : 614 000 \$

La direction

Philippe Arbour

Président du conseil

Marine Hadengue

Présidente-directrice générale

Joëlle Dorais

Assistante à la direction

Conseil d'administration

Philippe Arbour

Michel Brunet

Diane de Champlain

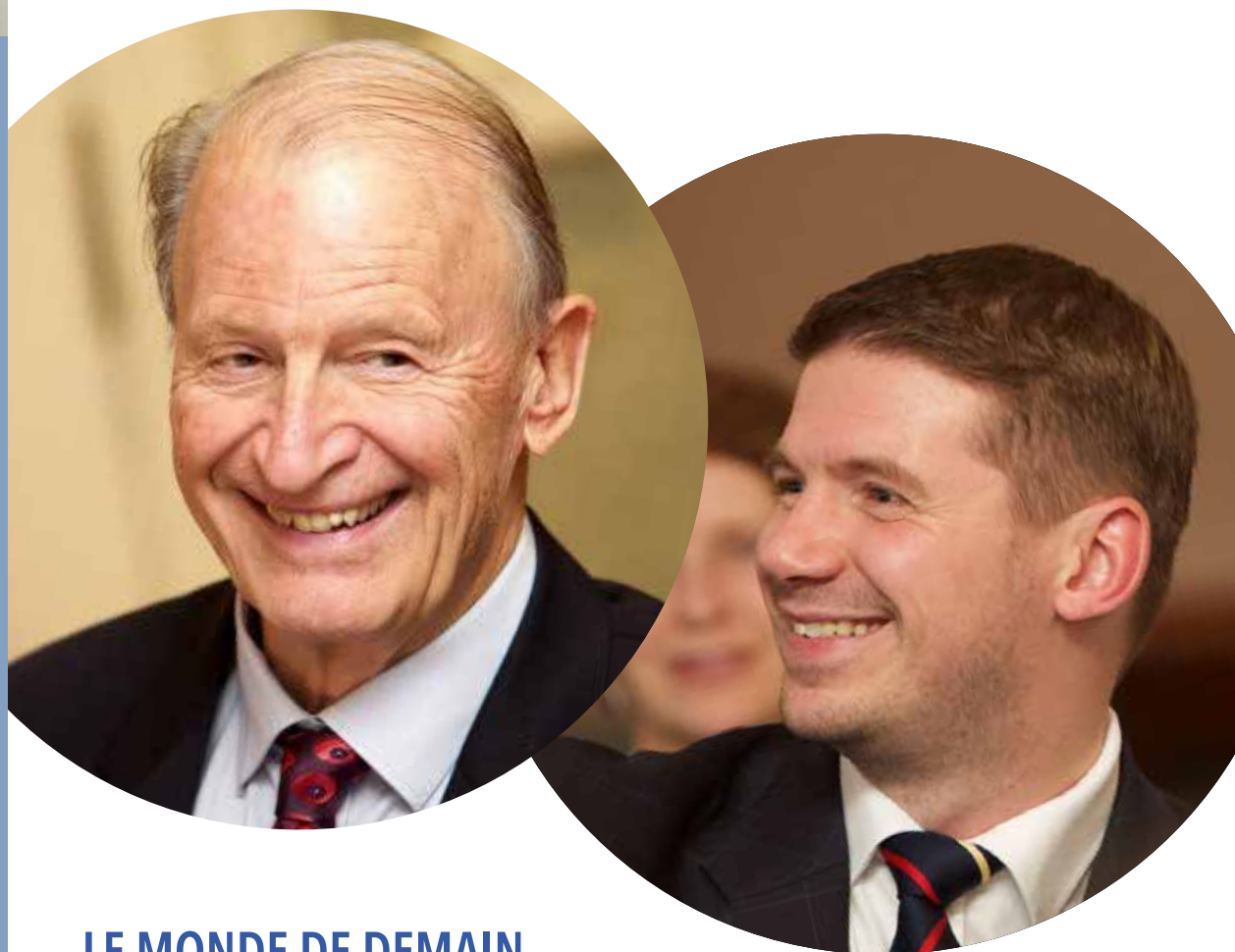
Marine Hadengue

André Laurin

André Monette

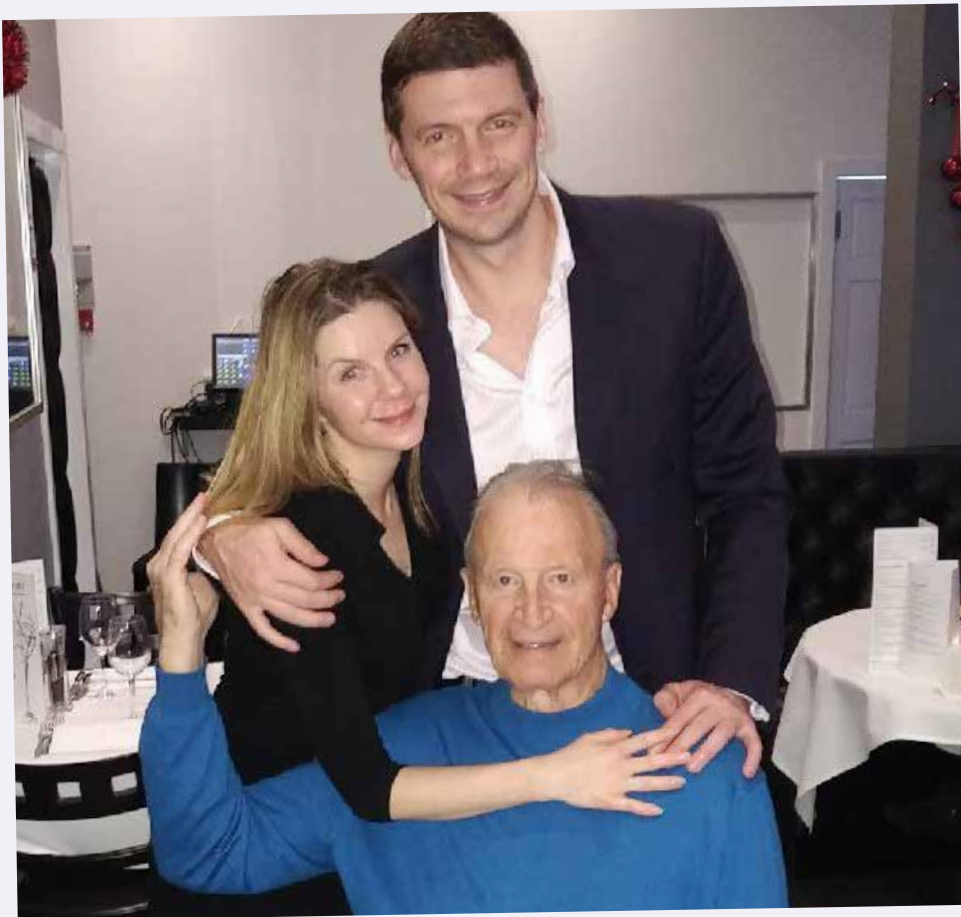
Capital 2021

15 \$ million



LE MONDE DE DEMAIN EST L'ÉDUCATION D'AUJOURD'HUI

Quinze ans après sa création, la Fondation Arbour a décerné plus de 450 bourses d'études pour un montant supérieur à 5 millions de dollars. Elle a changé de nombreuses vies en contribuant à l'éducation de centaines de personnes qui, à leur tour, ont contribué à la croissance économique du Québec.



Pierre avec Philippe et sa compagne Ania (enceinte de 5 mois) lors du réveillon du 31 décembre 2017.

PIERRE ARBOUR, UN HOMME EXTRAORDINAIRE

Texte de Philippe Arbour, fils de Pierre Arbour et président du conseil de la Fondation Arbour

Pierre naît le 30 août 1935 à Shawinigan. Il est l'aîné et le seul garçon de la famille, fils de Willie Arbour et Alida Ayotte et frère de Rose-Marie, Suzanne et Francine. Mon grand-père Willie (décédé avant ma naissance) a rencontré ma grand-mère à l'hôpital où il était opéré pour une hernie. Ma grand-mère était son infirmière et il la courtisait durant son séjour. Dès sa sortie de l'hôpital, il lui a demandé sa main.

En 1942, à l'âge de 7 ans, Pierre passe une année sur la ferme de ses grands-parents du côté maternel des Ayotte. Le legs d'un lot de colonisation (vendus par le gouvernement du Québec pour encourager les premiers colons à éviter les villes et à peupler la campagne) à son arrière-grand-père a permis à cette ferme de voir le jour. Pour Pierre, y vivre est une façon d'éprouver ce que plusieurs de nos ancêtres québécois ont pu vivre à l'époque de la Nouvelle-France.

Pierre va à l'école du rang, située à 100 mètres de la ferme, où sa tante Blanche est institutrice. Il est accompagné d'une douzaine d'enfants – de la deuxième à la neuvième année dans la même classe – les plus jeunes sont assis dans les premières rangées et les plus vieux dans la dernière rangée. À la maison, tante Blanche refuse d'aider Pierre avec ses devoirs pour ne pas être accusée de favoritisme.

Un jour, sous l'éclairage de la lampe à l'huile, mon père se rappelle avoir aperçu le journal ouvert sur une page marquante ... Un dessin représente une pieuvre noire qui semble envelopper ses tentacules autour de la France et de la Russie ... La pieuvre représente, bien entendu, les nazis qui ont déjà envahi près de la moitié de l'Europe. « Ils vont tout prendre, ils vont tout prendre! » s'exclame la grand-mère de Pierre.

Durant l'hiver, les grands-parents vivent dans la pénombre pour économiser la lampe à l'huile. La grand-mère s'occupe de la maison et de traire les vaches tandis que le grand-père laboure les terres avec sa jument bien-aimée. La jument du grand-père s'appelle Maggie et elle aide à soutenir la famille en lui permettant de labourer les champs et de se véhiculer. Et comme toute bonne chose a une fin, elle meurt un redoutable jour d'hiver québécois. Le grand-père rentre à la maison avec la tête basse et va se cacher derrière la porte. Pierre le suit sans faire de bruit et s'aperçoit que son grand-père est allé se cacher pour pleurer. Ne voulant pas le déranger ou le surprendre, il revient vers la cuisine sur la pointe des pieds. C'est la première fois que Pierre voit un homme pleurer. Il en est d'autant plus impressionné qu'il s'agit de son grand-père qu'il estime le plus au monde. Cet événement est resté gravé dans la mémoire de Pierre.

À l'adolescence, Pierre va au Collège de Montréal en tant que pensionnaire. Il trouve l'expérience difficile et décrit le collège comme une « espèce de prison menée par des curés ». Il n'est pas particulièrement étonnant de constater que le collège est une institution très stricte dans les années 40. Il faut tout de même se rappeler que c'est bel et bien le sulpicien Étienne Montgolfier, alors supérieur du collège, qui avait, en 1778, réussi à faire emprisonner Fleury Mesplet, l'imprimeur français qui avait accompagné Benjamin Franklin à Montréal, car les textes qu'il publiait dans la Gazette littéraire du Canada étaient jugés « impies ». On attribue à Mesplet le mérite d'être le premier imprimeur au Canada et le fondateur de l'ancêtre de 'The Montreal Gazette'. De plus, le Collège de Montréal est vu, jusqu'à dans les années 1960, comme le « Petit Séminaire », un bassin de talents québécois qui choisiraient le sacerdoce plutôt que de poursuivre une vie laïque (c'est-à-dire aller à l'université).

Pierre est athée depuis son plus jeune âge, ce qui est plutôt étonnant dans le contexte de la fin des années 40. Anecdote amusante : il a déambulé durant la récréation sous l'œil cinglant des curés avec une bannière autour de la poitrine qui disait : « Avocat de Divorce ». Ce qui est clair c'est que Pierre n'est pas comme les autres et n'a pas peur ni de tester les limites ni de défier les normes de l'époque.

EMPLOIS D'ÉTÉ

En 1952, à 15 ans à peine, Pierre décroche son premier travail d'été à Toronto au siège social de la compagnie d'assurance Excelsior Life. Ses parents n'hésitent pas à l'envoyer seul malgré le fait qu'il ne sait pas parler un mot d'anglais. Il réussit tout de même à se débrouiller. Il se déplace à bicyclette dans la ville et va faire ses emplettes dans les petits marchés installés sur la rue Queen.



Pierre, sa fille Christine et Philippe aux cheveux longs en 1995 (dernière année au Collège de Montréal).



Fête d'Éric en 1999 sur Redpath Crescent à Montréal. Philippe va avoir 20 ans.

Pierre, Christine, Éric et Philippe regardent la télévision à la résidence familiale (1985 environ).



Pierre, Éric et Philippe en voyage sur la côte est américaine (1987 environ).



L'été suivant, Pierre travaille à La Tuque, une petite ville à 300 kilomètres au nord-est de Montréal, en tant qu'inspecteur de la qualité des graviers pour Consolidated Bathurst. Il gagne 1,25 \$ de l'heure. Et ce ne sera pas la dernière fois que Pierre sera associé avec cette compagnie...

En 1954, Pierre commence son entraînement de base comme cadet officier. C'est un entraînement assez rigoureux, mais, comme récompense, les cadets peuvent aller courtiser les filles sur la terrasse Dufferin, devant le Château Frontenac à Québec. Voilà la belle simplicité des petits plaisirs de la vie pour un jeune homme à l'époque.

C'est à l'été 1955, avant d'entreprendre sa dernière année au Collège de Montréal, que Pierre poursuit son entraînement de cadet officier à Shilo au Manitoba, où les Forces armées canadiennes ont toujours une base militaire. C'est là qu'il commence à apprendre l'anglais en lisant des revues comme Reader's Digest. Il obtient son grade de second lieutenant et, à la fin de l'année scolaire, reçoit son BA (séminaire de philosophie) du Collège de Montréal.

L'été suivant sa graduation, au temps de la guerre froide, et tout en poursuivant son engagement avec les cadets officiers, Pierre travaille dans l'Arctique canadien pour le réseau Dew, pour un salaire de 500 \$ par mois. Le réseau d'alerte avancé ou réseau Dew (pour Distant Early Warning Line) est une chaîne de stations radars de l'Alaska à l'Islande, en passant par le Canada et le Groenland, ayant pour but de détecter les bombardiers ennemis soviétiques qui traversent le pôle Nord et qui menacent les villes nord-américaines. Une fois le réseau construit, il est immédiatement obsolète, car les missiles balistiques intercontinentaux peuvent éviter ce système de radars sans problème.

UNIVERSITÉ MCGILL

Pierre termine son cours classique au Séminaire de philosophie qui est associé au Grand Séminaire de Montréal et à l'Université de Montréal selon l'option choisie : la voie religieuse pour accéder au sacerdoce pour les uns et le Baccalauréat ès Arts en deux ans pour les autres. Bien entendu, Pierre ne fait pas partie de ceux qui poursuivent une vocation religieuse.

Pierre devient parmi les premiers canadiens-français à être accepté à l'Université McGill. Il y perfectionne son anglais. McGill est une découverte pour Pierre, car « on pouvait y avoir des idées non-conventionnelles », disait-il. C'est une véritable libération intellectuelle durant une période difficile pour le Québec, que l'on nomme la Grande noirceur.

Peut-être de manière inconsciente et en réaction au gouvernement oppressif de Maurice Duplessis, c'est à McGill que Pierre devient vice-président du Club libéral. En 1957, il assiste au congrès libéral à Ottawa et y fait la rencontre de Lester B. Pearson, alors Premier ministre du Canada. Jean Chrétien, un autre jeune homme originaire de Shawinigan, est lui aussi présent. Quand Jean aperçoit Pierre, il va vers lui pour le saluer et le convaincre de voter pour lui. À son tour, Pierre travaille pour convaincre ses collègues de McGill de voter pour Jean Chrétien. Quand Jean Chrétien est invité à prendre la parole, il s'élanche sur la tribune et, ne parlant que quelques mots d'anglais, il prononce un discours de 5 minutes. De l'avis de Pierre, les gens n'ont rien compris du discours mais la passion avec laquelle Jean Chrétien s'est exprimé lui donne droit à une ovation du public. C'est à ce moment-là que M. Chrétien devient le vice-président des Jeunes libéraux du Canada : un bel exemple qu'il ne faut jamais minimiser l'importance de la passion et de la confiance en soi.



Philippe, âgé de 13 ans, aux côtés de Pierre.

UN FAUX DÉPART DE CARRIÈRE

Après avoir gradué de McGill au printemps 1959, Pierre débute sa carrière chez Alcan. Cependant, Pierre n'a pas l'intention d'y rester longtemps : en fait, il veut tout simplement ce travail pour épargner et financer un voyage en Europe – voyage dont il rêve depuis sa jeunesse. À la grande surprise de son employeur, fort déçu, Pierre quitte Alcan au mois d'août pour entreprendre une tournée d'Europe qui va durer plus de deux mois.

Son voyage en Europe est marquant. Avec un budget de 15 \$ par jour, il voyage un peu partout, louant des Vespas à Rome et à Copenhague, profitant des musées, de l'architecture et des beaux-arts. C'est à Copenhague que Pierre voit, pour la première fois de sa vie, une femme en bikini – chose qui est à peu près impossible au Québec à l'époque. Pierre m'a expliqué que si une telle chose était arrivée à Shawinigan, « on aurait appelé les pompiers » prétendait-il.

Après avoir visité Copenhague, Amsterdam, Berlin, Zurich, Milan, Rome, Barcelone, et Paris, Pierre se rend à Londres avec pas plus d'une livre sterling dans ses poches et à deux jours de son retour au Québec. Se dirigeant vers l'Ambassade du Canada pour se faire dépanner, il croise dans la rue, par pur hasard, un ami de McGill qui lui prête 10 livres, qu'un Pierre très reconnaissant s'empresse de lui rembourser une fois revenu à Montréal.

LA RÉPRESSION CULTURELLE DU QUÉBEC

Établi à Montréal en 1960, Pierre a 24 ans et est amoureux d'une femme du nom de Judith. Au mois de mars, il publie dans le Quartier Latin, le journal des étudiants de l'Université de Montréal (associé au Séminaire de philosophie), le poème suivant :

Pierre et Éric en ski
(1992 environ).



« Pourquoi Dieu m'a-t-il fait homme ?

Pour que je l'adore sans fin et que je fasse brûler l'encens parfumé devant l'idole grossière ?

Pour que je m'incline devant lui en le rassurant que c'est lui Dieu et moi la créature ?

Pour que je marche sur la route brûlante avec cendres sur ma tête, haillons sur mon corps et tristesse dans mon âme ?

Non! Ce n'est pas possible ? Je n'ai pas été enfanté par la femme au flanc large et tendre

Pour être un esclave de douleur, avec comme bourreau mon créateur !

Je ne suis pas venu sur cette terre indifférente

Pour languir sans espoir, en attendant la sainte incertitude de l'au-delà.

Non, je suis fier Sicambre au front épanoui et à la poitrine velue.

Je suis le sel de cette terre d'où je suis sorti et vers quoi je retournerai.

Je suis l'homme au regard fier et à la lèvre frémissante

Qui cherche la femme aux longs cheveux et aux yeux tendres.

Je vais mon chemin sans courber la tête

Et je regarde avec pitié et tristesse

Les êtres comme moi qui nagent dans la fange du désarroi.

Je sais où je vais et je vais où je sais

Sans regarder en arrière, ni par terre.

J'aime la vie qui me donne l'énergie

De poursuivre sans cesse les plaisirs futiles de cette terre adorée.

J'adore un seul Dieu et ce Dieu

C'est le Dieu de la vie.

De la vie frémissante et active qui torture le pauvre être endimanché priant sous la lumière blafarde des lampes fumeuses.

De la vie éblouissante qui effraie le prude et le mendiant

Qui alanguit le moine enrobé dans son habit de femme

Rampant sous le poids honteux des désirs supprimés. »

Ce poème de Pierre signale-t-il ou coïncide-t-il avec le début de la Révolution tranquille au Québec? Peu importe, il est clair que ce n'est pas tout le monde qui est impressionné par le fier Sicambre qu'était Pierre Arbour, comme l'indiquent ces commentaires étudiants parus en réaction à la publication du poème :

« La pitié et la tristesse de ton regard devant les malheureux chrétiens, quel mensonge, quelle hypocrisie... Allez, oublie tout ce qu'on t'a dit, laisse rouler ton corps dans le plaisir, contente tes désirs supprimés, ris du pauvre être endimanché; puis quand l'épuisement t'aura gagné, tu seras tellement dégouté de toi, écœuré par la senteur de ton corps pourri que tu n'auras plus la force de tout recommencer. Ton corps sera devenu cadavre séché et ton âme désespoir. Voilà ce que l'amour humain a fait pour toi : il t'a dérobé l'amour de l'éternité. Ne prétends pas que la récompense en vaut la peine. »

Raphaël Bélanger, Médecine II

« ... Dans une université qui se dit catholique on ne peut concevoir une telle attaque contre Dieu, même sous le couvert de la poésie... Si M. Arbour est un incroyant d'accord. Trop peu de canadiens-français prennent une position ferme : ils flottent entre les deux eaux, entre la foi et l'athéisme. Mais qu'au moins ceux qui ont perdu la foi définitivement laissent les autres en paix et ne tentent pas de les plonger dans le nihilisme où ils se sont retrouvés. Une partie de la responsabilité doit être imputée à ceux qui mènent les destinées du « Quartier Latin ». Oublient-ils qu'on envoie cette publication à tous les finissants des collèges? Quelle belle réputation nous fabriquons auprès d'eux. » **Serge Mongeau, Médecine II**

Il faut se rappeler que c'est une période très conservatrice au Québec où le pouvoir omniprésent du clergé tire à sa fin.

SON VRAI DÉBUT DE CARRIÈRE

Pierre est tout d'abord courtier d'assurances à la London Life en 1959 et, l'année suivante, à Industrial Life à London, Ontario. Il revient à Montréal pour se joindre à Morgan, Ostiguy and Hudon Ltd. en 1962 en tant qu'analyste de placements.

Le réel début de sa carrière a lieu durant une période de changement et d'évolution au Québec. La Révolution tranquille est en marche et Pierre est l'archétype du jeune canadien-français ambitieux pouvant bénéficier de cette révolution qui secoue la belle province, un beau grand jeune homme bilingue, ayant étudié à l'Université McGill et à l'Université de Montréal. C'est en 1965 qu'il fait la rencontre de nul autre que Jacques Parizeau, qui veut que Pierre devienne son contact pour qu'il le tienne informé de ce qui se passe sur les marchés financiers de la rue Saint-Jacques, alors le district financier de Montréal. Peu après, M. Parizeau lui annonce qu'il a un nouveau projet qu'il va lancer au Québec : la Caisse de dépôt et placement du Québec, un organisme qui sera le gestionnaire de fonds pour les épargnants du secteur public au Québec. Pierre est recruté en 1966 comme directeur du portefeuille d'actions dans cette organisation qui allait devenir l'une des plus grandes institutions du Québec moderne. Durant sa carrière à la Caisse, Pierre est administrateur de plusieurs compagnies incluant Gaz Metro, Horne & Pitfield, M Loeb, Place Desjardins, Provigo. « Not bad for a kid from little town Shawinigan! ».

Pierre quitte la Caisse en 1980 suite à la mort de son mentor et ancien PDG de la Caisse, Claude Prieur, et, avec 30 000 \$ d'investissement, Pierre fonde Alkébec Inc., une société se spécialisant en exploration pétrolière et en abris fiscaux. En 1984, Alkébec se convertit en société de placements privés et capital de risque. À la même époque, Pierre est aussi président de Monterey Capital, une société publique engagée dans la distribution de matériel industriel, en plus d'être administrateur de la société Consolidated Bathurst, la compagnie pour laquelle il avait eu son second travail d'été, en tant qu'inspecteur de graviers, à l'âge de 16 ans.

En 1993, Pierre publie « Québec Inc. et la tentation du dirigisme », un livre dans lequel il critique certaines décisions d'investissements politisées avec sous-entendus nationalistes de la Caisse, avec l'argument central qu'elles auraient mené à des rendements inférieurs pour les retraités et que les gouvernements devaient résister à la tentation d'intervenir dans les décisions d'affaires et d'investissements.



Pierre,
jeune gradué de McGill
(1959 environ).

LA FONDATION ARBOUR

En 2005, j'ai 25 ans et, après ma maîtrise en Angleterre, je me suis décroché un travail dans une banque anglaise. Un soir, Pierre m'appelle sur mon portable pour m'annoncer son nouveau plan : il veut prendre 9 millions de dollars – ce qui représente la majorité de son capital accumulé à l'époque – pour débiter une fondation qui aurait comme but d'aider les jeunes à financer leurs études au niveau de la maîtrise et du doctorat, dans des domaines qu'il juge favorables au développement économique du Québec. Il me demande mon approbation. Après quelques secondes d'hésitation, je lui réponds : « Tu as eu du succès dans la vie, c'est ton capital, la cause est honorable, qui suis-je pour te dire autrement... Bravo! Lance-toi! ».

Et voilà l'origine de la Fondation universitaire Pierre Arbour, maintenant appelée Fondation Arbour qui, depuis sa création, a fait passer ses actifs de 9 millions à 15 millions de dollars et octroyé plus de 450 bourses pour un total de plus de 5 millions de dollars.

J'ai eu l'honneur de devenir membre du conseil d'administration de la Fondation en 2015 à titre de vice-président, puis, en 2018, comme président du conseil, au décès de Pierre. Cet honneur m'a permis non seulement de consacrer du temps à une excellente cause, mais aussi de travailler de manière très rapprochée avec Pierre. Du temps et des moments que je chérirai pour toujours.



Pierre et Philippe
au condo en Floride
en 2013.

PHILIPPE ARBOUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL, NOUS PARLE DE LA FONDATION ARBOUR

Entrevue de Philippe par la PDG, Marine Hadengue

1- BONJOUR PHILIPPE ! À L'OCCASION DES 15 ANS DE LA FONDATION ARBOUR, NOUS AVONS SOUHAITÉ METTRE À L'HONNEUR LA FAMILLE ARBOUR, NOTAMMENT TON PÈRE, LE FONDATEUR, MAIS ÉGALEMENT TON IMPLICATION DANS CETTE BELLE ORGANISATION DEPUIS LES 5 DERNIÈRES ANNÉES. PEUX-TU S'IL TE PLAÎT COMMENCER PAR NOUS PARLER DE TON PARCOURS ÉTUDIANT ET PROFESSIONNEL ?

Avec plaisir Marine.

J'ai grandi au centre-ville de Montréal, dans une maison sur le Mont-Royal que Pierre avait fait construire au tout début des années 1980. Mes parents tenaient à ce que nous ayons une éducation bilingue, alors ils nous envoyèrent, mon frère Éric et moi, dans une petite maternelle appelée St-Andrew's à Westmount. Mais, pour Pierre, avoir une maison au centre-ville signifiait avant tout pouvoir marcher de la maison au travail, ce qu'il fit d'ailleurs jusqu'à la fin de ses jours.

Ma mère n'étant pas fan du covoiturage, il convenait donc à tout le monde que mon frère et moi puissions marcher jusqu'à l'école primaire. L'école la plus proche était l'Académie Michèle-Provost sur l'avenue des Pins à Montréal, à 8 minutes de marche ou 6 en courant! Courir devint mon choix quotidien.

En sixième année, à l'âge de douze ans, j'ai sauté une année, ce qui représenta pour moi un ajustement important : le garçon que j'étais fut catapulté brusquement dans le monde des adolescents. Ce fut, physiquement et mentalement, une année éprouvante.

En secondaire II, voulant changer d'air, je choisis le Collège de Montréal, suivant les traces de Pierre. Évidemment, le collège était à 15 minutes à pied de la maison ou 10 en courant! Avant mon entrée au collège, mon père s'était donné la peine d'appeler le recteur pour lui dire que je n'étais pas religieux et qu'il ne voulait pas qu'on m'embête avec ça. Je ne sais pas si l'appel était vraiment nécessaire, car dans les années 90, le collège, qui n'acceptait que les garçons à ce moment-là, n'était pas particulièrement religieux, même si certains professeurs étaient des curés du Grand Séminaire de Montréal, notamment en français et en biologie (et oui, j'avais un prêtre qui nous expliquait tous les processus biologiques des jeunes adultes...). En y repensant, je crois que mes interactions avec l'un des deux curés en particulier furent probablement teintées par l'appel de Pierre.

Au collège, je faisais partie de l'équipe de basketball et je n'étais pas particulièrement ou, à vrai dire, pas du tout sérieux dans mes études, même si j'arrivais tout de même à maintenir une moyenne d'environ 75 %. Le collège, pour moi, c'était l'école de la vie où j'apprenais à socialiser avec les autres, où j'essayais, la plupart du temps en vain, de déchiffrer les codes (surtout avec les filles des écoles voisines!). Quoi qu'il en soit, j'ai beaucoup aimé mon temps au Collège de Montréal et l'esprit de camaraderie entre les gars.

Au collégial, je choisis d'aller au Collège Dawson situé à 20 minutes de marche de la maison, me séparant alors de la plupart de mes amis qui allèrent au Collège André-Grasset. En effet, Pierre m'avait fait un super cadeau pour mes 16 ans : il m'avait offert la vieillissante Nissan Maxima familiale blanche qui devint ma deuxième maison. À Dawson, c'était un nouveau monde : je ne portais plus l'uniforme scolaire et, peut-être encore plus important pour un jeune homme de 16 ans, il y avait soudainement des jeunes femmes dans l'environnement quotidien.

J'ai tenté de faire partie de l'équipe de basketball AAA, dont l'entraîneuse était Olga Hrycak. Je fus sélectionné, mais comme j'avais seulement 16 ans, elle m'envoya jouer avec l'équipe-école. Nous avons perdu en finale pour la région de Montréal cette année-là (1996/97). En parallèle, je jouais aussi dans un groupe de musique. Au point de vue académique, j'étais fasciné par la possibilité, chaque semestre, de déambuler entre les pupitres alignés pour choisir mes cours. Je m'inscrivais à tout ce qui me semblait intéressant sur le moment – histoire, algèbre, sociologie, ne réfléchissant pas trop à ce que deviendrait la somme de ces cours en bout de ligne.

Après un semestre, je me rappelle avoir vu dans les corridors une fille qui s'appelait Kayla - je la croisais dans la rue depuis le secondaire. Elle me plaisait beaucoup, mais, malheureusement, ce n'était pas réciproque. Un jour, je lui ai demandé : « Hey Kayla, what's going on? » Elle m'a répondu qu'elle consultait la liste d'honneur du doyen qui venait d'être publiée sur le tableau de liège dans les corridors de l'école. Je lui ai alors fait à peu près cette remarque, sur un ton un peu sarcastique : « And you are telling me that you are on there? » Elle m'a répondu tout bonnement que oui et m'a montré du doigt que son nom y était. Me sentant soudainement idiot et gêné, je l'ai félicitée et, du coin de l'œil, me suis aperçu qu'il y avait une deuxième liste pour les étudiants avec une moyenne de plus de 80 % (une liste d'honneur si je me rappelle bien) et mon nom y figurait. Soudainement, je me suis senti moins idiot et, le semestre suivant, mon nom était sur la même liste d'honneur du doyen que celui de Kayla. C'est à ce moment-là que je me rendis compte qu'il y avait quelque chose de plutôt séduisant à obtenir de bonnes notes.

Vers la fin de ma première année à Dawson, j'envisageais la possibilité de partir faire un programme universitaire de quatre ans - au lieu des classiques trois ans pour les gradués du Cégep. L'idée d'aller à University of British Columbia me tracassait, car je trouvais que Vancouver était un peu trop loin. Entre temps, une ancienne copine du nom de Marie-Paul (que j'avais accompagnée à sa graduation du Pensionnat Saint-Nom-de-Marie et qui m'avait, en retour, accompagné à ma graduation du Collège de Montréal), était dans sa première année à Bishop's. Elle m'a invité à faire la fête à Lennoxville un beau weekend d'automne. Adorant mon expérience, j'ai alors choisi de m'inscrire à l'Université Bishop's après avoir gradué de Dawson au printemps de 1998.

Bishop's a été une superbe expérience, parmi les plus formatrices de ma vie. Je me suis inscrit dans le programme d'administration. J'ai vécu en résidence durant mes deux premières années, ce qui a été une très bonne façon de me faire des amis. Me rendant compte que l'équipe de basketball demandait cinq jours de pratique par semaine, Noël y compris,

j'ai fait le choix d'une vie étudiante moins mouvementée en privilégiant de jouer dans un groupe de musique, d'être avec ma blonde et d'aller faire du ski à Jay Peak la plupart des fins de semaine d'hiver.

Durant ma deuxième année, j'ai pris le cours de finance 101 avec Paul Leventhal. Bishop's était reconnue pour ses classes de taille assez petite (une trentaine de personnes). Au premier cours, M. Leventhal a regardé le groupe et a déclaré : « There are too many of you here. There is not enough space in the world of finance for all of you to succeed. » Cela a été la source de ma motivation pour poursuivre une carrière en finance. Je voyais que le domaine était plus mathématique et compétitif que les autres branches des affaires.

En 2000, j'ai pu profiter d'un échange avec la San Diego State University en Californie. C'est dans ce contexte que je me suis lié d'amitié avec une fille de Barcelone qui s'appelait Raquel. J'avais déjà suivi un cours d'espagnol à Bishop's, mais c'est au fil de mon amitié avec Raquel que je suis devenu trilingue.

De retour à Bishop's pour la session d'hiver, j'ai pu reprendre le ski les fins de semaine. Je sentais que je n'étais pas encore prêt à graduer et à quitter la bulle de Bishop's, alors j'ai décidé de faire un Bachelor of Business Administration, avec Honors en économie, une concentration en finance et une mineure en espagnol. Ceci impliquait que je devais faire une année supplémentaire à Bishop's, ce qui était aussi cohérent avec le fait que la plupart de mes amis, provenant du Canada anglophone avec une 12e année, complétaient leurs études universitaires en 4 ans. Pour compléter mon programme et accumuler tous les crédits nécessaires, j'ai dû suivre des cours d'été en 2001 : un cours de loi des affaires à l'Université McGill et un autre en négociation des affaires à l'Université Concordia.

Je dois admettre que j'aimais beaucoup les études et, pour retarder mon entrée dans le monde du travail, j'avais aussi postulé dans différentes écoles à des programmes de maîtrise en finance. Je voulais prolonger ma vie plutôt dorée dans le monde universitaire. J'avais aussi développé l'envie d'étudier à l'étranger. Cependant, je n'avais pas été ébloui par mon expérience américaine et je trouvais plutôt longue la durée de 2 ans des maîtrises en Amérique du Nord, surtout après avoir fait une année supplémentaire pour mon B.B.A. Je m'étais donc fait à l'idée d'aller étudier en Europe et j'aimais beaucoup l'idée d'une maîtrise intensive de 12 mois.

En réfléchissant à mes options, le Royaume-Uni m'est apparu comme le choix le plus logique : l'enseignement se ferait en anglais, qui est la langue de la haute finance, et les universités avaient suffisamment bonne réputation pour que le diplôme universitaire me soit utile à l'international ou lors de mon retour au Canada. Mais, plus que cela, j'ai choisi le Royaume-Uni, car c'était la terre d'Adam Smith, le père du capitalisme, et le Royaume-Uni avait été terre fertile des Lumières (en commençant par la publication du Magna Carta en 1215), créant ainsi les conditions pour la Révolution industrielle et tous les progrès qui en ont découlé.

J'avais aussi décidé de passer le premier examen du programme de CFA (Chartered Financial Analyst) le premier samedi de juin à la suite de ma graduation de Bishop's au printemps 2002. Habituellement, on recommande comme préparation 240 heures d'études minimum, ce qui voulait dire, pour moi, 8 heures par jour pendant 30 jours. Je n'avais jamais fourni un tel effort et, pour atteindre cet objectif, je me suis exilé au condo de ski de mon père au Vermont durant tout le mois de mai. Ma routine était : réveil, études, un peu de sport et guitare.

Deux semaines après mon examen de CFA, j'ai fait mes valises et j'ai pris l'avion le jour de la Saint-Jean, ne sachant pas que je ne remettrais pas les pieds au Québec en tant que résident. Durant cet été-là, j'ai fait une tournée de l'Europe (Espagne, Portugal, Maroc et Pays-Bas). En octobre, je me suis installé à Durham dans le nord-est de l'Angleterre pour commencer ma maîtrise en finance et investissement, le teint basané et après avoir eu la nouvelle que j'avais réussi le premier examen de CFA. Durham, fondée par un acte du Parlement britannique en 1832, est la première université à avoir été créée près de 600 ans après Cambridge. Durham est une université avec un système de collèges, éparpillés dans une charmante petite ville médiévale fondée en 995.

Un mois après mon arrivée, je me suis fait expliquer qu'il fallait déjà postuler aux programmes destinés aux gradués dans les grandes entreprises et les banques d'affaires; je n'avais pas été exposé à ce genre de calendrier ou processus lors de mon passage à Bishop's. Il s'avère cependant que 2003 était une année de récession : les compagnies avaient drastiquement réduit leur embauche de jeunes gradués.



Pierre et Philippe,
lors de sa graduation
de Durham en 2003
(Palace Green).

Après pas mal d'efforts et quelques déceptions, je me suis fait offrir la possibilité d'être admis dans un parcours d'évaluation de deux jours, avec tests numériques et études de cas, par la Banque Lloyds, l'une des plus grandes banques de détail au Royaume-Uni. À la suite de cette évaluation, ils m'ont offert un emploi débutant en octobre 2003, conditionnel à la réussite de ma maîtrise. J'avais été tenté de demeurer à Durham pour poursuivre mon doctorat sous la tutelle de mon superviseur de thèse, Dr. Huainan Zhao, mais le monde professionnel m'appelait. Je voulais aller gagner ma vie et faire de l'argent.

Le programme de Lloyds s'intitulait The Wholesale & International Banking Programme et consistait en quatre postes de six mois chacun dans différents départements de la banque. L'idée étant, qu'à la fin du programme, un des départements aurait été impressionné par mon travail et m'offrirait un poste à temps plein.

Après avoir soumis ma thèse de maîtrise au mois d'août, je suis déménagé à Londres pour commencer chez Lloyds en banque corporative. Lloyds avait à l'époque une importante présence en Amérique du Sud, mais, juste au moment où je me suis joint à la banque en 2003, celle-ci décida, à mon grand chagrin, de vendre la plupart de ses opérations sur le continent sud-américain. Avec un peu d'insistance, notamment auprès du PDG, la banque m'envoya à Montevideo en Uruguay, où on m'a chargé d'exécuter l'implantation d'un système de financement de fournisseurs, basé sur un produit qui avait déjà été implanté au Brésil. À l'été 2005, j'ai fait le deuxième examen du CFA à Buenos Aires. Mon année en Amérique du Sud a été une belle expérience de vie et m'a permis de perfectionner mon espagnol, de me faire des amis et une copine. Une fois le niveau 3 du CFA complété, j'ai décidé de retourner à Londres, le cœur des opérations de la banque, pour terminer mon travail en financement de commerces - importations et exportations. Mais c'est en 2006, à la suite d'un concours interne d'études de cas, que j'ai eu l'opportunité d'obtenir mon premier poste permanent en tant qu'analyste financier pour les prêts de financement en fusions et acquisitions - un rôle qui aura un impact pivot sur ma carrière. Quelques mois plus tard, après avoir accumulé une expérience de travail pertinente, j'ai finalement obtenu le titre de CFA.

En fin d'année 2006, j'ai été recruté au sein d'une équipe qui s'occupait de la structuration, la souscription et la syndication de prêts d'acquisition à haut levier. L'équipe, très motivée, fut stoppée dans son élan par l'arrivée du tsunami de la crise de 2008. Tandis que beaucoup de banquiers perdaient leur emploi durant cette crise financière, j'ai été promu et notre petite équipe a pu gagner une part de marché importante dans ce qui est devenu un «marché club», où les quelques prêteurs encore ouverts mettaient leurs ressources en commun pour pouvoir financer des acquisitions beaucoup plus petites avec des montages financiers limités à un total d'environ 200 millions de livres sterling. En 2011-2012, j'ai été mandaté pour être détaché auprès de la société de capital-investissement britannique 3i plc, qui souhaitait reprendre de nouveaux investissements dans un monde post-GFC.

Par la suite, je suis retourné chez Lloyds où j'ai réalisé plusieurs transactions, mais je décidai de quitter l'entreprise pour m'occuper des financements chez Palamon Capital Partners, une firme pan-européenne de capital-investissement (« private equity »). Ce que j'ai beaucoup aimé de mon passage chez Palamon c'est la diversité intellectuelle du travail, car on prenait le contrôle d'entreprises appartenant à toutes sortes d'industries incluant les entreprises de soins de santé, de services financiers, de vente au détail et de technologie financière.

Après 7 ans chez Palamon et plus d'une quinzaine de transactions, je suis récemment retourné du côté du prêt d'acquisition chez ICG où nous investissons un fonds de 8,5 milliards d'euros. Alors pour l'instant, je suis revenu aux sources : le financement d'acquisitions.

2- QUELLE EST TON IMPLICATION À LA FONDATION ? COMMENT FAIS-TU BÉNÉFICIER LA FONDATION DE TES QUALITÉS PERSONNELLES ET DE TES COMPÉTENCES PROFESSIONNELLES ?

Je suis celui à qui Pierre a téléphoné pour me demander mon approbation en 2005 avant de créer la Fondation avec un don de 9 millions de dollars. Je me suis donc senti impliqué dès le début.

Pierre et moi étions très proches et la Fondation était devenue sa passion professionnelle. Il me contait souvent les anecdotes de celle-ci, que j'écoutais avec intérêt, jusqu'à ce qu'il m'invite à me joindre au conseil en 2015, en tant que vice-président.



Pierre et Philippe
âgé de 11 ans,
en 1991.

À mon arrivée, j'ai beaucoup travaillé pour professionnaliser la gestion des données qui seraient monitorées afin d'aider le Conseil à prendre les meilleures décisions. J'ai aussi aidé à recruter Michel Brunet au sein du conseil, tout comme Diane de Champlain que Pierre souhaitait voir siéger au conseil d'administration.

Suite à la mort de Pierre, j'ai réfléchi à toutes les actions de Pierre, incluant le changement du nom de la Fondation Universitaire Pierre Arbour, pour la Fondation Arbour. Il était clair pour moi que Pierre voulait que sa lignée continue d'être impliquée dans le projet qu'il avait fondé. Mais plus important pour moi encore, en tant que son fils aîné, je me sentais (et continue de me sentir) responsable de la pérennité de son projet.

Avec ton aide Marine, j'ai vraiment fait l'effort de mettre en place toute l'infrastructure et les processus, ce qui n'avait pas été fait de façon formelle par Pierre, incluant la révision et l'amélioration des statuts, la formalisation des indicateurs de performance importants, la création d'une carte d'évaluation afin de réduire l'élément subjectif des entrevues avec les candidats (dans le cadre du mérite), l'emphase sur l'entrepreneuriat, l'établissement de principes durables de gestion financière sur les débours et les investissements de la Fondation, la création de calculs pour aider la comptabilité et la rédaction de valeurs qui sont cohérentes avec la philosophie de Pierre, mais aussi avec les principes d'éducation de qualité et de mérite.

Mon expérience en finances et en tant qu'investisseur m'a facilité la tâche, car la Fondation n'est pas une organisation très complexe. Ensuite, la clé pour un président du conseil est de s'assurer que toutes les voix soient écoutées au Conseil d'administration et qu'une bonne équipe de gestion soit en place. Je trouve qu'on a une superbe équipe et je suis ravi de l'engagement des membres du Conseil.

Malgré son changement de nom, la Fondation Arbour est la statue métaphorique de Pierre Arbour, son fondateur. C'est une fondation qui devrait être perpétuelle et qui devrait arriver à soutenir un plus grand nombre d'étudiants au fil du temps, tout en demeurant fidèle à l'objectif d'aider le développement économique du Québec - ce qui crée un cercle vertueux de croissance économique et de plus de demande pour les gens qualifiés dans les domaines ciblés.

3- COMMENT PERÇOIS-TU LA FONDATION ARBOUR ? SON RÔLE POUR LA SOCIÉTÉ, POUR TOI ET POUR TA FAMILLE ?

Mon père était le premier de sa famille à recevoir une éducation universitaire (plus tard, sa jeune sœur Rose-Marie a obtenu un doctorat). Cette éducation lui a permis d'accéder à des opportunités qui auraient autrement été hors limites pour le petit gars qui sortait des régions du Québec. De telles opportunités sont directement liées à l'économie du savoir, qui continue à prendre de l'ampleur dans une tendance de croissance à long terme.

Le talent de Pierre, combiné avec ses ambitions professionnelles, son expérience de travail ainsi qu'avec un peu de chance, lui a permis de connaître du succès dans le monde des affaires, ce qui, en retour, lui a permis d'accumuler un capital important et de redonner à la société avec un acte de philanthropie exemplaire en créant la Fondation Universitaire Pierre Arbour qui, sous l'initiative de Pierre, fut renommée la Fondation Arbour.

Dans un premier temps, le rôle de la Fondation Arbour est d'encourager le développement économique au Québec. Pour ce faire, la Fondation Arbour vise des domaines clés qui se rattachent à l'économie du savoir. Ensuite, la Fondation veut encourager des étudiantes et des étudiants méritants, c'est-à-dire encourager et récompenser des étudiantes et des étudiants qui ont démontré, tout au long de leur parcours, une assiduité et une ténacité leur permettant de mener avec succès leurs études et éventuellement leurs futures carrières professionnelles. En résumé, nous finançons des étudiantes et des étudiants méritants ayant des valeurs comme l'effort, la discipline, le dévouement, la persévérance, une attitude positive, la compétence et l'excellence. Nous prenons aussi en compte le besoin financier et le parcours extraordinaire de chacun des candidates et des candidats, afin d'encourager l'opportunité des chances. Pour la Fondation, c'est l'ensemble de ces caractéristiques qui constitue le mérite.

Nous souhaitons soutenir tous celles et ceux qui disposent des attributs, talents et compétences nécessaires pour contribuer à l'économie du savoir au Québec : une récompense financière à la hauteur de leurs efforts.

Ce faisant, nous finançons à la fois les étudiantes et les étudiants, mais aussi les universités, avec le capital privé qui a été légué par Pierre Arbour. Par conséquent, la Fondation doit jouer le rôle de gardien et de défenseur de l'éducation de qualité – chose que l'on ne doit jamais prendre pour acquis.

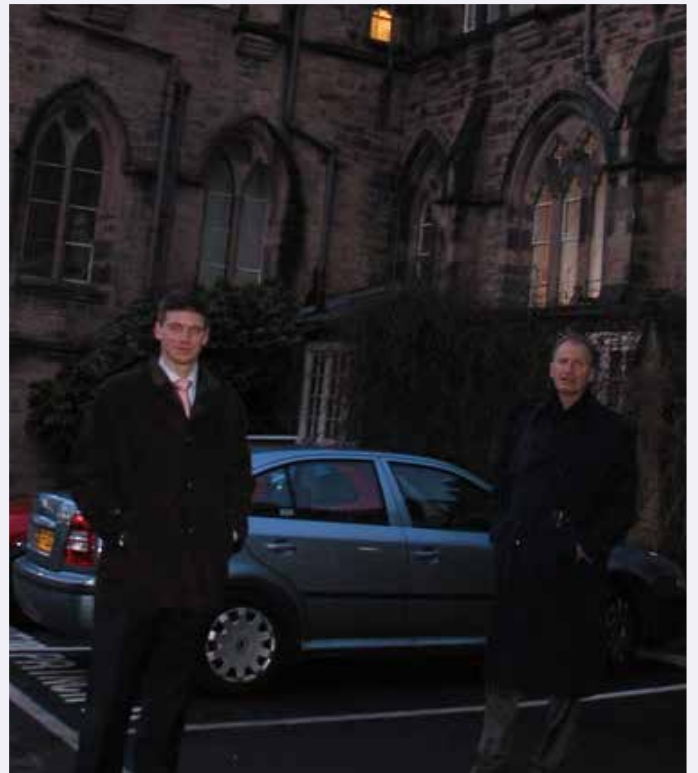
Au risque d'énoncer l'évidence, le Québec a connu une transformation économique fondamentale lorsque l'Église catholique a perdu son influence sur le gouvernement, mais surtout son emprise sur le secteur de l'éducation. Et ce n'est pas étonnant, car c'est un phénomène que nous avons observé ailleurs : ceux qui se soumettent aux valeurs séculières transcendantales du dieu proverbial de la raison, du discours libre, et de la méthode scientifique, dans le contexte de pays qui appuient la libre entreprise, peuvent constituer des solutions aux problèmes qui confrontent l'humanité et, par le biais de découvertes et d'inventions, aider à propulser la société vers l'avant. Je ne prétends pas que la spiritualité et la religion n'aient aucun rôle à jouer dans la société; au contraire, nous voyons récemment que le vide spirituel est souvent comblé par des idéologies séculières. Cependant, dans le monde de l'éducation universitaire et dans des sociétés multiculturelles qui sont caractérisées par un pluralisme religieux, le modèle séculier demeure le plus prometteur.

En 1675, Isaac Newton a écrit en jouant sur l'idée de *nanos gigantium humeris insidentes* : « si j'ai vu plus loin, c'était en me tenant sur les épaules des géants ». Et voilà ce qui fait de l'être humain un être extraordinaire et le bénéficiaire direct (mais souvent oublié) de l'application de la transmission du savoir. Le savoir, qui est lié à la compréhension, est l'accumulation et la transmission des faits et l'explication de phénomènes complexes. Ces méthodes appartiennent à tous et devraient être démocratisées et célébrées et, dans une approche des premiers principes, représenter la clé de l'éducation de qualité. Je tiens à renforcer l'importance de ces valeurs auprès des universités ainsi que des étudiantes et des étudiants.

Il ne faut pas chercher bien loin pour reconnaître la mission des universités, celle-ci étant immortalisée dans leurs slogans latins où figurent les mots *veritas*, *lux* ou *scientia*, qui veulent respectivement dire vérité, lumière et savoir. Voilà le rôle de l'université.

Il est facile de se décourager, particulièrement après une année comme celle de 2020. Mais il faut aussi prendre du recul : le fait que nous ayons au moins une demi-douzaine de vaccins approuvés, avec des taux d'efficacité variant entre 75 et 95 % (contre un taux d'efficacité de 40 à 60 % pour le vaccin annuel de la grippe saisonnière), en plus d'avoir accès à des traitements thérapeutiques qui réduisent la mortalité pour ceux qui sont atteints de la forme grave de la maladie, tout en ayant été capables de se voir par Zoom, Teams ou autre, et tout ceci en 12 mois depuis le début de la pandémie, est presque de l'ordre de la science-fiction. Mais il n'y a en fait aucune coïncidence dans cette histoire, chacun de ces éléments représente des inventions qui découlent du legs des Lumières, c'est-à-dire la liberté d'expression, la raison, et la méthode scientifique, et non pas l'idéologie ou l'activisme.

Peu d'entre nous choisiraient de vivre au Moyen-Âge ou même à l'époque de nos grands-parents alors que la grippe espagnole n'était pas le seul obstacle à surmonter. Comme le dit Steven Pinker : il n'y a jamais eu un meilleur temps pour être vivant, jusqu'à ce que demain arrive.



Philippe et Pierre en 2003 à la graduation à Durham.

Je considère que la Fondation Arbour se doit d'être le défenseur des valeurs des Lumières, qui sont les seules valeurs de l'éducation tertiaire qui peuvent nous rapprocher de veritas (qui se constitue en tendant vers une hiérarchisation des revendications concurrentes, utilisant principalement la méthode scientifique, la liberté d'expression et la raison pour y arriver), de lux (qui est l'opposé de la noirceur ou l'ignorance) et de scientia (qui est le partage et la démocratisation du savoir, en nous tenant sur les épaules de géants).

Alors pour moi, la Fondation Arbour est une source de fierté, mais aussi de grande responsabilité. C'est la statue perpétuelle mythique de Pierre, un enjeu sociétair, une cause charitable à laquelle je crois et à laquelle j'aimerais bien que mes enfants s'intéressent un jour.

4- QUEL AVENIR SOUHAITES-TU POUR LA FONDATION ?

Je voudrais que la Fondation Arbour ait beaucoup plus de fonds pour multiplier davantage le nombre d'étudiants et de causes que nous pouvons financer.

Ensuite, je voudrais que les entreprises québécoises reconnaissent que les boursières et les boursiers de la Fondation Arbour sont exceptionnels dans tous les sens et qu'elles se les arrachent, pour que toutes et tous restent au Québec.

Finalement, j'aimerais que nos boursières et nos boursiers sentent qu'ils font partie d'une communauté et qu'ils redonnent à leur tour, pour permettre à d'autres de bénéficier de ce dont ils ont bénéficié.

La cerise sur le gâteau serait que les universités québécoises et canadiennes adoptent un énoncé de valeurs correspondant à celui de la Fondation, car je les trouve parfois trop frileuses quand vient le temps de défendre les principes des Lumières, surtout la liberté d'expression et la liberté académique et qu'elles semblent vouloir répondre au moindre caprice des étudiants.

5- L'INITIATIVE DE TON PÈRE T'A-T-ELLE INSPIRÉE ? SOUHAITERAIS-TU, SI TU LE PEUX, FINANCER UNE CAUSE PARTICULIÈRE DANS LE FUTUR ET SI OUI, LAQUELLE ?

Mets-en. Je crois que l'avenir est dans la philanthropie et d'encourager les comportements humains qui sont exemplaires et qui mènent à une meilleure société, en accord avec les principes de mérite. J'aimerais bien faire un don philanthropique important comme l'a fait Pierre, mais avant d'en arriver là, je donne mon temps, surtout à la Fondation Arbour, et je finance aussi une œuvre caritative, Crisis at Christmas, qui permet à des gens sans-abri de célébrer Noël avec un festin et en bonne compagnie et les aide à se remettre sur leurs pieds. Il est important de reconnaître que des dons mêmes modestes peuvent faire une différence, surtout à plus grande échelle. La Fondation compte plus de 400 anciens et nous pourrions faire rapidement augmenter les niveaux de financement de bourses si nous pouvions arriver à lever des fonds auprès de nos anciens, encore une fois, dans le but de permettre à d'autres de bénéficier du même appui financier qu'ils ont reçu.

En ce qui concerne les causes qui m'intéressent, je ne crois pas à l'ascétisme et j'aime plutôt l'innovation à grand impact, dont les technologies qui peuvent aider à résoudre les problèmes environnementaux incluant les matériaux biodégradables, l'agriculture verte, et la fusion nucléaire, source d'énergie propre et renouvelable.

J'aime aussi les recherches qui visent le traitement et l'éradication des maladies physiques et mentales.

Finalement, je suis en faveur de la démocratisation de l'information, du savoir, la question des conceptions de recherche et les méta-études pour contrecarrer la désinformation.

J'ajouterais qu'il y a beaucoup d'éléments de notre histoire qui sont oubliés par ceux qui n'ont pas de penchant ou d'intérêt personnel pour l'histoire, la culture, l'art et la philosophie, et j'aimerais bien concevoir quelque chose qui puisse faire en sorte que l'on n'oublie pas, ou que l'on ne prenne pas pour acquis, les exploits de ceux et celles sur les épaules desquels nous nous retrouvons.

